

iMug frenesia

La Ville.

Le ciel doucement se colore sous les rayons du soleil levant, que déjà se dessine au loin à l'horizon, sa silhouette et celle de ses tours, s'élevant en pics vers le ciel. De ma colline, loin de

là, je contemple ses routes noires comme des nuées de corbeaux, ses trottoirs de béton comme des vagues d'écume, ses appartements, ses magasins.

La Ville brille sous le jour désormais, renvoyant les reflets multicolores de ses bâtiments, à des miles à la ronde.

D'ici je pourrais sentir et me délecter des odeurs de verdure provenant des parcs, tout comme de l'air marin venu du port.

Mais ce n'est pas pour ça que je suis venu.

Vingt ans plus tôt, dans cette même Ville...

Tout a commencé un samedi, dans mes souvenirs. J'étais alors assis dans un pub, et comme tous les samedis, le professeur que j'étais buvait son café en lisant les journaux. Certes, c'était une activité plutôt banale, mais j'en avais pris l'habitude, si bien que ce moment tout à fait normal pour certains, était pour moi mon moment de ma semaine où je pouvais être tranquille...

Je ne m'en doutais pas encore, mais c'est à ce moment que tout a basculé.

-Hé Charles! me cria une voix que je connaissais bien.

C'était Ted Champ, un collègue qui dans la vie avait trois passions : les mathématiques, la technologie, et déranger les autres. Ses cheveux mal coiffés, sa chemise peu entretenue, et ses gestes maladroits lui valaient souvent quelques moqueries de la part des autres, mais ce n'était jamais vraiment sincère, car son éternelle bonne humeur était plutôt agréable dans les moments difficiles.

C'était pour moi un ami.

-Regarde ce que j'ai trouvé ! Dit-il, en s'asseyant (renversant ma tasse de café par la même occasion).

Il tenait dans sa main un mug, d'apparence ordinaire si ce n'est qu'il possédait un bouton sur la poignée.

Lorsque Ted le pressa, apparut à ma grande surprise, sur toute la face incurvée de la tasse, un fond bleu marine, sur lequel flottaient les diverses applications typiques des téléphones portables actuels.

L'iMug, aîné d'une nouvelle génération d'objets était né.

Je me souviens d'avoir alors ri des ébats de mon ami pour cette "révolution" qui tentait en vain d'expliquer l'importance de cette connexion qu'il aurait désormais à chaque fois qu'il boirait son café.

Mais j'avais tort.

Tout d'abord la mode du connecté s'imposa auprès de mes élèves, qui dans les mois qui suivirent, tentèrent tous de se procurer ce fameux objet, qui annonçait la mode du "connecté" selon certains. Puis des adultes se mirent aussi à rechercher ces nouveaux moyens de connexion, délaissant au final leurs anciens portables pour ces fameuses tasses connectées qui paraissait pour la plupart "vachement design".

Et comme le portable, l'iMug s'infiltra bientôt dans toutes les poches (ce qui était d'ailleurs assez drôle quand l'on surprenait un élève, à jouer en cours sur son mug, et qu'il tentait en vain de glisser la tasse dans sa poche pour la cacher).

Ainsi tout le monde désormais avait quelque part sa tasse, et la mode semblait battre son plein.

Mais ça n'avait rien à voir avec la mode.

Après l'iMug, d'autres objets du même genre surgirent : l'iRing, l'iBag...

Ils se multiplièrent avec une vitesse folle : apparaissant dans toutes les poches, tous les sacs...

Et au bout de quelques temps, ils étaient partout.

Ma seconde discussion avec Ted fut très différente de la précédente. Cette fois, nous étions assis tous les deux pour discuter. Beaucoup de choses semblaient avoir changé chez lui : il avait maintenant une coiffure bien ordonnée, les vêtements biens repassés. Mais ce n'était pas le détail important.

Sur lui, je pouvais compter à l'œil nu, une DIZAINÉ d'objets connectés! Durant le début de notre entretien, il ne m'adressa tout d'abord pas la parole, consultant ses messages sur chacun de ses objets. Puis, se rendant compte que je l'observais, il éteignit, l'air gêné.

Notre conversation fut brève.

Son esprit avait radicalement changé en plus de son apparence, et la joie qu'il avait autrefois en lui s'était éteinte, pour ne laisser au fond de lui qu'un ardent désir de connexion et d'être en ligne au moindre moment. Les rêves de voyage, de rencontres s'étaient éteints à la même vitesse que son téléphone.

Je sentis que sa vision du monde avait changé: il me prévint que certaines personnes traînaient le soir dans la rue, et qu'il ne fallait désormais plus se promener le soir, car selon lui, certains étaient devenus capables de se battre à mort pour dérober le moindre objet

connecté. Je tentai de le rassurer, mais rien n'y fit et il m'intima, la peur dans les yeux, de l'écouter.

Je promis alors, face à son insistance de ne pas sortir avec le moindre mug, ou objet connecté.

Cette promesse me sauva la vie.

Je me souviens alors que j'étais sorti, quelques jours après la fameuse discussion, pour aller à la bibliothèque, un lieu qui se désertait, pour consulter un manuel pour le lycée. L'après-midi était encore assez avancé, mais l'on n'était tout de même pas encore rendu au crépuscule. J'entrai donc dans la petite bibliothèque aux briques colorées un peu vieilles. Je saluai Germaine, la responsable qui était habituée à me voir dans les rayons poussiéreux. C'était une vieille dame à l'air sympathique, et qui semblait connaître par cœur les étagères, ce qui me rappelait ma grand-mère, qui m'avait donné le goût de lire.

Ainsi, je me mis à chercher dans les vieux rayons, le livre qui m'intéressait, et pendant un certain temps, je crus ne pas le trouver, quant au final, mes mains effleurèrent la douce couverture du livre.

C'était la dernière fois où je pus en toucher un.

Après quelques heures passées à recopier les exercices qui me semblaient intéressants, je me décidai à sortir. La rue était désormais déserte, la nuit commençant à tomber. Cela me surprit tout d'abord, mais c'est en les voyants que je compris.

Un groupe d'hommes, vêtus de noir, traversaient la rue, et semblaient se diriger dans ma direction. Au début, je ne sentis pas le danger, et ce ne fut que quand ils furent rendus à une vingtaine de pas de moi que je remarquai qu'ils étaient armés. Je me souvins alors des conseils de Ted, qui parlait de ces «gangs» qui arpentaient les rues la nuit.

Je compris qu'il fallait fuir... trop tard.

Je ne pus parcourir qu'une dizaine de pas avant que l'un d'eux ne m'attrape, et en moins de temps qu'il ne faut pour le dire, j'étais cloué au sol par ce qui me semblait des mains de fer, qui s'appliquèrent à fouiller ma veste sans rien trouver, avec la rapidité et la frénésie du désespoir. En vain, je tentai de me débattre, mais l'une des brutes qui me tenaient m'asséna un brusque coup de poing au visage.

Dans le froid, et les mains qui me tournaient et retournaient, comme un rapace autour d'une proie, j'entrevis quelques visages flous qui me semblaient familiers.

Je perdis connaissance.

Après mon agression, les objets connectés ne firent qu'augmenter, la totalité des habitants de ma ville possédaient désormais deux ou trois moyens de connexion possible en permanence sur eux. La connexion était désormais devenue perpétuelle et indispensable pour chacun.

Alors dans un dernier espoir de convaincre mes amis et tous ceux autour de moi, je décidai de débrancher durant une semaine, la totalité de mes objets, que j'avais achetés en écoutant Ted.

Cela se révéla terrifiant.

Plus personne ne me parlait, au lycée ou dans la rue, quand je hélais quelques amis pour discuter, ces derniers ne levaient même plus un regard au-dessus de leur tasse, montre ou objets électronique.

Déçu, je finis par me reconnecter. Je remarquai alors les messages présents dans ma boîte mail.

Elle débordait.

Tous étaient inquiets de ne plus pouvoir me parler par mail, certains même parmi ceux que j'avais hélés dans la rue le matin-même pensaient que j'avais disparu et se hésitaient à signaler à la police ma disparition. Je compris alors que pendant le court temps où j'étais volontairement hors de ce réseau addictif, j'avais disparu aux yeux du monde.

Le réel avait disparu sans que personne ne s'en rende compte.

C'est à ce moment que je pris ma décision de quitter la ville.

Durant les mois qui suivirent mon départ, je vécus chez mes parents agriculteurs, qui furent ravis de voir arriver quelqu'un pour les aider dans leurs tâches. Au début, j'eus du mal, à me détacher de mon ancienne vie et à m'isoler du monde. Mais, les jours passant, je finis par apprécier la simplicité du travail de la terre et retrouver la tranquillité qui m'avait tant manqué depuis ce jour où j'avais été brutalisé, qui avait laissé dans mon esprit son empreinte.

Et ils arrivèrent.

Ce fut d'abord, un ami, puis deux puis trois, quatre... qui eux aussi quittaient la Ville devenue invivable, où la connexion avait fini par tout dévorer dans l'esprit de ses habitants. Ils venaient, comme moi avant eux, retrouver lien avec la réalité. Alors la ferme de mes parents devint d'abord un groupe d'une dizaine de membres, puis une grande assemblée, un village, une nouvelle ville au final...

Mais sans internet dans nos vies cette fois.

Dans la clarté du matin, j'observe de loin ma vieille Ville, retrouvant mes souvenirs dans ma vie d'antan. Les vestiges se dégradent chaque jour, le ciment se disloquant, les ponts finissent par tomber, le lierre a envahi les murs de béton tant bien que mal. Mais la forme des lieux s'est à peu près conservée, si ce n'est les colombes qui désormais ont fait leur nid sur les antennes rouillées, qui ne serviront plus jamais. Je sais au fond de moi que tout cela va finir par disparaître, que les prochaines générations n'auront sûrement plus de quoi se rappeler notre époque.

Ainsi l'Homme qui semblait avoir atteint le point culminant de son évolution, en créant internet, son œuvre pour communiquer, avait de lui-même généré et développé ce réseau, au point que celui-ci avait fini par étouffer son créateur.

Et l'Homme, de sa haute évolution, si intelligent fût-il, avait choisi, tout comme son premier ancêtre, de fuir le danger.

Internet.

Fin

Nouvelle écrite pour le festival de littérature des Utopiales 2014